

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



***Entre la sainteté et le terrorisme***  
Essais de Victor-Lévy Beaulieu ou Comment on devient écrivain

Adrien Thério

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39941ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thério, A. (1985). *Entre la sainteté et le terrorisme* : essais de Victor-Lévy Beaulieu ou Comment on devient écrivain. *Lettres québécoises*, (37), 68–69.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Entre la sainteté et le terrorisme\*

## Essais

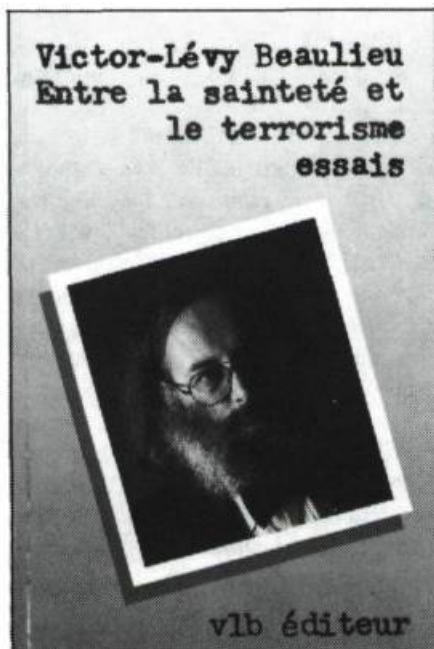
de Victor-Lévy Beaulieu

ou

## Comment on devient écrivain

Il y a des gens qui croient qu'on devient écrivain du jour au lendemain, sans préparation aucune, simplement parce qu'on décide tout d'un coup de se mettre en face d'une page blanche et de raconter une histoire. Il est sûr que certaines personnes ont la vocation tardive et peuvent nous donner des oeuvres remarquables. Cela ne veut pas dire que cette vocation n'a pas été préparée. Et ce qui me frappe dans ces essais que Victor-Lévy Beaulieu vient de colliger et de nous présenter, c'est ce fait brutal: un écrivain, c'est évidemment quelqu'un qui écrit mais c'est d'abord quelqu'un qui lit. C'est quelqu'un qui a la curiosité d'aller voir ailleurs, de s'appropriier les dits des autres pour les faire siens, les transformer à sa façon. C'est quelqu'un qui ne cesse de se remettre en cause en violant à sa manière les territoires de tous ceux qui l'ont précédé.

En ce sens, le premier texte de cette rétrospective est exemplaire. VLB nous propose son journal des années 64-65. Il intitule cela: «Ce journal, douleur lancinante d'écriture». Il n'a pas encore vingt ans, il a été, l'année précédente, frappé par la poliomyélite. Il voudrait recommencer ses études mais toutes sortes de difficultés l'en empêchent. Il note au jour le jour ou au mois le mois ce qu'il fait et ce qui le préoccupe. En fait, ce journal, ce n'est pas surtout le récit de ses activités physiques. C'est d'abord et avant tout un reportage sur les lectures qu'il fait. Il nous dira qu'il s'en va à Trois-Pistoles, qu'il est retenu quelques jours à Tobin, qu'il revient à Montréal, qu'il rencontre celui-ci ou celui-là mais les principales rencontres qu'il fait pendant ces deux années, ce sont des rencontres d'écrivains. Il traîne des tas de livres avec lui. Il est toujours en train de découvrir un nouvel écrivain. J'en nomme



quelques-uns: Blaise Cendrars, Robbe-Grillet, Paul Éluard, Julien Green, André Gide, Maupassant, Albert Camus, Nietzsche, Dostoïevski, Simone de Beauvoir, Raymond Abellio, Victor Hugo, Tolstoï, Rimbaud, Edgar Poe, Confucius, Spinoza, D.H. Lawrence, André Soares, Louis-René des Forêts, Félix-Antoine Savard, Kafka, Raymond Roussel, Gustav Meyrink, Mallarmé, Antonin Artaud, Maurice Blanchot, Lautréamont, Beaudelaire, Jean-René Huguenin, Hubert Aquin et j'en passe.

On me dira qu'il n'y a pas beaucoup d'écrivains québécois dans cette liste. En 1964, il n'y avait pas tellement d'écrivains québécois qui avaient fait profession d'écrire. Il est donc normal que Victor-Lévy Beaulieu se tourne vers les écrivains français d'abord, vers les Russes et les Américains pour trouver nourriture qui lui convienne. Mais il fré-

quente déjà la littérature canadienne-française et comprend très vite ce qui empêche les écrivains d'ici de donner leur pleine mesure. Il écrit ce «Manifeste pour un nouveau roman» à la fin de 1964. Ce qu'il souhaite, ce n'est pas un nouveau roman à la française mais tout simplement un renouveau dans la façon qu'ont nos écrivains d'appréhender le réel, de le dépasser et surtout de cesser de se tourner vers un passé qui a tellement été stérilisant. S'il s'appuie sur les romanciers français de l'heure et sur les critiques aussi, il ne se laisse pas prendre à leurs pièges.

*«... d'où il (l'écrivain) se rend compte que l'engagement, selon Sartre par exemple, n'est qu'une naïveté imparadonnable et que «s'il a choisi de dévoiler le monde et singulièrement l'homme aux autres hommes pour que ceux-ci prennent en face de l'objet ainsi mis à nu leurs entières responsabilités», il est illusoire de croire encore que cela arrivera effectivement comme le pensait Nathalie Sarraute lorsqu'elle écrivait: «Il s'agit par le livre d'apporter de toute urgence une aide efficace aux hommes de son temps.» Cet idéalisme, devant la croissance olympienne des nouveaux moyens de communication, et devant l'impossibilité du roman à sortir des creuses ornières de sa forme et de son fond, ne fait bientôt plus le poids, et même Sartre dut admettre que nous sommes entrés dans le temps d'un public introuvable. Pis même nous écrivons à contre-courant...»*

Je crois que je ne serais pas loin de la vérité si je disais que ce que souhaite Victor-Lévy Beaulieu à tous les écrivains du Québec, c'est de la démesure. Il reviendra encore sur cette idée dans un ar-



ticle intitulé «Grandeurs et misères du jeune roman québécois». Et avant même de pratiquer cette démesure dans ses propres romans, Beaulieu avait déjà pris la mesure de la démesure chez les grands écrivains français, russes et américains. Il y a d'abord Victor Hugo qu'il a lu et relu dans une sorte de grande fureur. Non seulement il lit Victor Hugo mais il veut tout savoir du grand homme. Quelles biographies a-t-il lues? Plusieurs sans doute. Ses deux articles intitulés «Ce génial château d'écriture» et «La folie hugolienne» montrent jusqu'à quel point il a été bouleversé par le romancier, le poète, le peintre, le caricaturiste et même le magicien ou cabaliste. Puis il en viendra à l'Américain Melville dont la grandeur et la misère l'ont tellement surpris qu'il lui a consacré trois livres au titre général de *Monsieur Melville*. Puis, il se tourne vers Malcolm Lowry et son *Audessous du volcan*, «ce chef d'oeuvre tant de fois recommencé, remanié». Avant Melville, il s'était retrouvé en pays de connaissance dans les épopées routières de Jack Kérouac à qui il consacrera d'ailleurs un essai en 1972. Il va ensuite à la rencontre des Sud-Américains: José Donoso qui a écrit *L'obscène oiseau de nuit*, Garcia Marquez, Borges, Alejo Carpentier pour revenir enfin à d'autres Américains tels Jame A. Michener et son *Colorado Saga*, et William Gaddis, auteur des *Reconnaisances*.

«Des romans comme celui qu'a écrit Gaddis, on en compte très peu par siècle. Tant il est vrai qu'il y a fort peu d'auteurs dont le projet est total: ramasser la somme des connaissances de tous les temps et, grâce à des personnages énormes, la recracher dans l'éclairage d'une vision neuve du monde. Cela, c'est le projet de Gaddis dans *Les Reconnaisances*. Il rejoint donc celui du Quichotte de Cervantes, celui, beaucoup plus lointain, de l'Odyssée d'Homère et ceux de l'Ulysse de Joyce, La mort de Virgile de Herman Broch, L'enfant-bouc de John Barth et, bien sûr, Cent ans de solitude de Gabriel Marquez.»

Cette citation arrive à point nommé pour illustrer ce que j'ai dit un peu plus haut, que Victor-Lévy Beaulieu n'a jamais cessé de fréquenter les plus grands créateurs du monde occidental, les plus démesurés. Il y a bien quelques noms qui manquent à l'appel. Il parle très peu de

Marcel Proust même si nous retrouvons sa photo à la page 77. À peu près rien sur Shakespeare et Dickens. Quant à la *Bible*, elle n'est, je crois, même pas nommée. Mais on ne peut demander à un être humain, fût-il écrivain, d'avoir tout lu.

Il fallait quand même qu'il se réserve du temps pour lire les écrivains québécois. S'il parle souvent et beaucoup de Jacques Ferron, de Yves Thériault, de Gabrielle Roy, d'Hubert Aquin, il a aussi lu très attentivement ceux de sa génération, Marie-Claire Blais, Réjean Ducharme, Jacques Renaud, André Major, Jacques Poulin, Pierre Vadeboncoeur, Louis Gauthier, Pierre Turgeon, Gilbert La Rocque, Michel Beaulieu, Jean-Marie Poupard, Nicole Brossard. D'ailleurs ce sont ces écrivains qui lui inspirent l'un des meilleurs articles de cette anthologie, *Grandeurs et misères du jeune roman québécois*, article paru dans *L'Illettré* en 1970. S'il se montre ouvert et compréhensif envers tous ces écrivains, le ton changera dans son «Bilan littéraire» qui ouvre la troisième partie de ces essais intitulée: *L'écriture comme spirale avalante*. Peut-on lui reprocher sa sévérité? Il connaît la carte littéraire du Québec mieux que bien des professeurs de littérature québécoise et il parle en connaissance de cause.

«Faudrait qu'on se recycle, qu'on sorte un peu, qu'on aille voir le monde autrement qu'à travers le prisme déformant de ce qu'à coups de pompes nous appelons la culture. Je pense que nous n'avons pas le choix: ne devons-nous pas devenir des Barbares, des Mongols de l'écriture?»

Et un peu plus loin:

«Le tort de l'écrivain québécois est de ne pas savoir aller plus loin et plus haut, d'être troupeau et content des propres oeillères qu'il s'est lui-même vissées au-dessus de ses p'tits yeux myopes. L'écrivain québécois n'a pas encore d'idéal...».

Il faudrait un très long article pour bien rendre compte de ces 500 pages de texte bien tassées. Je m'aperçois que je n'ai pas encore abordé la quatrième partie de ces essais qui s'intitule *Le Rêve québécois* où il est surtout question des relations qu'il voudrait voir s'établir entre les écrivains et le pays à bâtir. On ne peut vivre au Québec et faire semblant qu'on vit en France. Et nous ne pouvons pas

oublier que ce pays est en train de naître et que nous devons en tant qu'écrivains avoir des choses à dire là-dessus. Prendre parti. Mais est-ce que cela doit changer quelque chose à notre statut d'écrivain?

«...qu'est-ce que l'indépendance change dans les profondeurs de l'homme-écrivain que je suis?»

*Je suis bien obligé d'admettre que ce n'est pas transparent. Que la question nationale soit résolue ou pas, mon projet ne s'en trouve guère modifié, que déjà mes interlocuteurs il y a belle lurette que je les prends là où il me plaît, dans la vieille Espagne si cela me tente, ou en Irlande, ou bien encore en Argentine. C'est moi qui impose mon point de vue.»*

Dans le fond, cela revient à dire que le seul devoir que nous avons envers ce pays qui se fait, c'est le devoir d'écrire et d'écrire et d'écrire en usant de toutes les démesures possibles. C'est notre seul devoir et c'est notre seul pouvoir.

Et Victor-Lévy Beaulieu fait ce qu'il prêche: il écrit. Il est romancier, essayiste, journaliste, il écrit pour la télévision, la radio. Et ce n'est pas moi qui le lui reprocherai. Ce que je retiens encore davantage, c'est la somme de lectures qu'il a faites en moins de vingt ans, le nombre d'écrivains grands et petits qu'il a pillés et qu'il continue de fréquenter entre deux articles ou entre un roman et un essai.

C'est d'abord et avant tout les jeunes qui rêvent de devenir écrivains qui doivent lire ces essais. Nul écrivain québécois ne nous avait si bien expliqué encore comment se forme un véritable écrivain. □

Adrien Thério

N.B. Avec la permission de l'éditeur, nous vous proposons, page suivante, un des plus courts textes du livre de Victor-Lévy Beaulieu.

\* *Entre la sainteté et le terrorisme Essais*, VLB éditeur. 500 p. Choix de textes que Victor-Lévy Beaulieu a publié dans des revues et des journaux, de 1964 à 1982.